

---

## PRIÈRE

Pour le dimanche avant le Sermon.

---

**O** toi de qui nous sommes l'ouvrage ! Toi devant qui nous ne sommes que poussière, et qui nous permets cependant de porter jusqu'à toi nos vœux ! daigne jeter sur nous un regard paternel.

Grand Dieu ! réunis dans ce temple pour t'invoquer, pour te bénir, pour chanter tes louanges, ces fidèles t'offrent l'image de cette assemblée plus parfaite et plus sainte qui environne ton trône, de ce chœur de Bienheureux qui célèbrent ta gloire, et jettent leurs couronnes à tes pieds. O si quelqu'un des sentimens dont ils brûlent pouvoit échauffer nos cœurs ! C'est l'amour qu'ils ont pour toi qui fait leur bonheur et leur gloire. C'est l'amour qui distingue l'ange de l'homme, le séraphin du chérubin. C'est l'amour qui fait la vie du ciel. Si nous pouvions t'aimer comme ses fortunés habitans, nous ferions de cette vallée de larmes un paradis anticipé.

*Tom. III.*

I

Mais , ô foiblesse humiliante , foiblesse inconcevable de l'homme ! nous ne pouvons , même pour un instant , former en nous des sentimens dignes de l'Être des êtres , et lorsque nous voulons te servir , Grand Dieu , t'adorer , nous t'offensons encore par la tiédeur ou l'indignité de nos hommages.

Eh bien , l'aveu de notre impuissance , les gémissemens , la détresse d'une âme pénétrée de son néant , voilà le sacrifice que nous t'offrirons ; voilà l'unique sacrifice que pût t'offrir l'homme abandonné à lui-même. Mais , grâces immortelles t'en soient rendues. Tu as daigné nous accorder un Médiateur , un Rédempteur , un Sauveur. Bienfait adorable , sans lequel la terreur et le désespoir seroient notre partage ! L'homme ne pouvoit s'élever jusqu'à toi ; tu as bien voulu descendre jusqu'à l'homme. Tu nous montres dans la personne de ton Fils , tes perfections infinies sous des traits sensibles , et plus assortis à notre nature. Notre indignité qui jetoit le trouble dans notre âme , est voilée par ses vertus divines ; nos transgressions sont expiées par son sang ; il nous offre des secours pour aller à toi ; et le sentiment de notre foiblesse , de notre misère , devient pour nous la source de la force et de la grandeur.

Avec de telles espérances , avec un tel guide, Seigneur , nous osons nous approcher de ton trône : nous venons chercher auprès de toi les lumières , les vertus , le courage dont nous avons besoin pour soutenir les épreuves de la vie , pour remplir les devoirs de nos vocations diverses , pour triompher dans ce combat redoutable que nous livrent le monde et notre propre cœur , pour remporter la couronne à laquelle tu nous permets d'aspirer.

Soucis de la terre , fuyez ! Que les passions se taisent pendant cette heure solennelle. Que tout ce qui n'est pas toi , Seigneur , s'éloigne de notre pensée. Que le prédicateur oublie ses imperfections et sa foiblesse ; qu'il s'oublie lui-même ; qu'il ne voie que le ministère auguste et redoutable dont tu l'as chargé ; que soutenu par ta main puissante , il le voie sans trouble et sans crainte. Que ceux qui composent l'assemblée oublient tout ce qui dans leur cœur s'opposeroit aux impressions de ta grâce ; qu'ils oublient que celui qui leur parle , est un homme foible et pécheur comme eux ; qu'ils ne voient en lui que ton envoyé. Qu'ils écoutent ta parole qui va leur être adressée , non pour en faire l'amusement d'une curiosité toute humaine , non pour la juger ; mais pour se juger d'après elle , pour se l'ap-

plier , pour la serrer dans leur cœur. Grand Dieu ! que quelque noble mouvement , quelque heureux retour , quelque sainte résolution , soit pour chacun de nous le fruit de ce jour qui t'est consacré ; qu'il serve à nous préparer à ce sabbat céleste, à cet éternel repos que Jésus nous a mérité.

C'est ce que nous te demandons tous ensemble , au nom de cet adorable Sauveur , en qui nous mettons toute notre confiance.

*Notre Père , etc.*



---

# SERMON I.

LA RÉDEMPTION.

---

SERMON SUR LUC I, 68. 69.

---

*Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple, et de ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur.*

---

**AU** moment de la chute de l'homme, Dieu dont la miséricorde est infinie comme sa justice, daigna lui promettre un Réparateur qui naîtroit de sa postérité, relèveroit cette race dégradée, et rouvroit les portes de la vie à des coupables assujettis à la mort. Quelle consolation, quelle joie, quel espoir dut répandre cette assurance dans l'âme de nos malheureux parens ! Et lors-

que le Fils de Dieu entra dans les vues adorables de son Père ; lorsque le Prince du ciel, Celui dont la vie et l'imortalité sont l'essence, s'engagea à prendre la forme d'un serviteur, à souffrir, à mourir, par quels hymnes le chœur des Esprits célestes ne célébra-t-il pas ce prodige d'amour !

Il me semble voir ces Intelligences supérieures qui mettent leurs délices dans la contemplation des perfections suprêmes, et qui, par une heureuse sympathie avec la Divinité, jouissent de ses vues bienfaisantes ; il me semble les voir applaudir avec enthousiasme à ce plan de miséricorde, dont elles ne pouvoient cependant sonder toute la profondeur. Elles se plurent sans doute à devancer les siècles, à se transporter par la pensée aux temps fortunés qui en verroient l'accomplissement. Elles s'entretenirent avec complaisance du ravissement, et de l'ivresse des êtres qui en seroient l'objet. Qu'on en juge par ces acclamations, par ces cantiques dont elles firent retentir les airs à la naissance du Messie, par ces félicitations qu'elles adressèrent aux bergers de Bethléhem.

Mais, hélas ! il étoit réservé à l'ingratitude de l'homme de tromper la conception de l'ange. La grandeur même du bienfait est devenue un su-

jet de doute , de controverse ; et lorsque tous les cœurs devroient s'ouvrir aux transports de la reconnoissance , il est peut-être nécessaire de prouver aux chrétiens de nos jours , qu'ils ont sujet d'être reconnoissans.

C'est pour cela , M. F. , que nous venons vous présenter quelques réflexions sur le besoin que nous avons d'un Sauveur. Nous vous montrerons que l'idée d'un Docteur céleste , d'un Médiateur , d'un Rédempteur est essentiellement liée à la connoissance de l'homme. Nous prouverons ainsi la nécessité de la rédemption par la nature même des choses , c'est-à-dire de la manière la plus forte , la plus irrésistible.

C'est l'unique but de ce discours. Puissé-je , avec les secours d'en haut , vous faire partager les sentimens du pieux Zacharie. Puissions-nous tous nous écrier avec lui , du fond d'un cœur plein d'amour et de reconnoissance : *Béni soit le Seigneur , le Dieu d'Israël , de ce qu'il a visité et racheté son peuple , et de ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur.* Ainsi soit-il.

I. La connoissance de soi-même est , pour l'homme la première de toutes : elle est indispensable pour qu'il puisse porter un jugement sain sur tout ce qui est relatif à lui-même , sur tout ce qui peut contribuer à son bonheur. Or

je ne crains pas d'avancer qu'elle suffiroit seule pour le conduire à Jésus.

1.<sup>o</sup> Qu'est-ce que l'homme en effet ? C'est un être qui offre mille et mille contrastes difficiles à concilier. Son esprit peut atteindre aux plus hautes connoissances; mais il s'égaré en prenant l'essor, et le génie même qui dans son vol hardi ose dépasser les bornes prescrites, semble aussitôt frappé d'aveuglement. Il porte en lui l'instinct précieux du bien et du mal; mais ce conseiller intérieur dont les premiers accens sont si vrais et si purs, se laisse intimider par l'exemple, séduire par les sophismes des passions; et l'intelligence qui lui fut donnée pour l'éclairer, est plus souvent employée à colorer l'erreur qu'à discerner la vérité. Il semble égal aux anges par les élans de son âme, et de niveau avec la brute par ses passions, sans que son avilissement puisse étouffer en lui le sentiment de sa grandeur, ni l'idée de sa grandeur le préserver de l'avilissement. Il est susceptible de ces nobles mouvemens, de cet enthousiasme divin qui se complait dans le dévouement, dans les sacrifices; et un vil intérêt personnel le ramène toujours à lui-même, lui présente toujours ses odieux calculs. L'univers est trop étroit pour l'immensité de ses desirs; et il se laisse captiver par les objets les plus

frivoles, les plus méprisables. Les créatures ne sauroient remplir la capacité de son cœur qui semble, par une secrète inquiétude, chercher le GRAND ÊTRE pour lequel il fut formé; et les objets sensibles le tyrannisent, et il est de glace pour tout ce qui ne parle pas à ses sens. Ennemi de la contrainte, dès qu'on le traite en esclave, on le dégrade, on l'avilit; et la violence de ses passions demande un frein sévère. S'il cherche à donner à son âme le ressort nécessaire pour opérer de grandes choses, l'orgueil empoisonne ses vertus, ou la présomption cause sa chute. S'il envisage sa foiblesse dans toute son étendue, le découragement le saisit et le perd. Il est sans force, dès qu'il ne croit plus en avoir. Courageux et fervent dans les premiers élans de sa volonté, il est toujours foible et chancelant, dès qu'il s'agit de consommer quelque sacrifice, ou de résister à quelque tentation. On le voit, dans la spéculation, ravi des charmes du beau moral, et dans la pratique, presque toujours emporté par les attraits trompeurs du vice. L'image de la vertu s'efface difficilement de son âme; et il ne sauroit un jour, un seul jour lui demeurer fidèle. *Il ne fait point ce qu'il voudroit, dit l'Apôtre, et il fait ce qu'il condamne. Quand il veut faire le bien, le mal est attaché à lui* (1).

(1) Rom, VII, 15 21,

Je vous le demande à présent, chrétiens! Est-il quelque savant, quelque docteur qui, par le secours de la seule raison, puisse expliquer ces contrastes? Est-il quelque système de simple morale qui puisse remédier à des maux si contraires, et nous tracer une route sûre entre ces écueils opposés? Ah! les philosophes anciens et modernes n'ont fait qu'augmenter la perplexité de leurs disciples, ou les égarer davantage. Les uns, n'envisageant dans l'homme que ce qu'il a de noble et de grand, lui traçoient un plan de vertu gigantesque, impraticable; l'élevoient à une hauteur à laquelle il ne pouvoit se soutenir, et qui n'avoit de réel que l'orgueil dont elle enflait son âme. Les autres par une erreur bien moins excusable, ne voyant en lui que ce qu'il a de grossier et de terrestre, le font descendre jusqu'à la brute, l'invitent à chercher son bonheur dans les mêmes penchans, et lui annoncent la même destinée au delà du tombeau.

Non, non; ce n'est pas d'être semblables à nous, sujets aux mêmes illusions, aux mêmes foiblesses, ce n'est pas d'eux que nous pouvons attendre les lumières et les secours dont nous avons besoin.

Jésus, o Jésus! c'est en toi seul que nous les trouvons. Oui, M. F., c'est Jésus, c'est lui seul

qui nous explique clairement ces contradictions apparentes et répand une vive lumière sur ces obscurités de notre nature. C'est lui qui développe et confirme ce que les révélations précédentes nous enseignoient, sur l'introduction du péché dans le monde et ses suites fatales. Créé pour la gloire et le bonheur, le premier homme fut dégradé par le vice : devenu sujet aux maladies et à la mort, il a vu son organisation affoiblie, et l'équilibre entre l'esprit et les sens détruit. Il a transmis à ses descendans une âme attaquée d'un principe secret de corruption, un corps vicié, victime de sa propre foiblesse, marqué du sceau du péché, exposé aux tentations les plus désordonnées. Voilà ce que m'apprend l'Évangile, et tout s'éclaircit à l'instant. Je conçois pourquoi deux puissances opposées semblent se partager le cœur de l'homme. Je vois d'où lui viennent ce désir pressant et invincible d'un bonheur infini, cette soif des connoissances sublimes, et tant d'autres penchans qu'il seroit absurde de supposer qu'il eût reçu, s'il n'avoit été créé que pour la place qu'il occupe. Tel que ces monumens en ruine, qui nous offrent encore des vestiges de leur antique majesté, il retrouve en lui-même quelques traits de sa primitive grandeur ; mais ces traits servent à le faire gémir de sa chute, et non pas à l'en relever.

C'est Jésus qui nous retraçant notre première, notre grande destination, nous y rappelle, et nous fournit les moyens de nous en assurer de nouveau les privilèges, de *nous renouveler dans notre esprit et dans notre entendement, de nous revêtir du nouvel homme créé à l'image de Dieu, dans une justice et dans une sainteté véritables, d'être rendus participants de la nature divine en évitant la corruption qui règne dans le monde* (1).

C'est lui qui nous découvrant une éternité de bonheur, sympathise avec l'immensité de nos désirs, et par un tel espoir balance l'impression des objets périssables. C'est lui qui nous montrant dans sa personne, sous des traits sensibles et ravissants, ces perfections divines dont l'idée étoit trop vague, trop abstraite pour notre faiblesse, nous apprend à aimer dès ici-bas ce Dieu, dont l'amour doit faire un jour notre félicité.

C'est en lui que nous trouvons un Maître plein de grâce et de bonté, qui, imposant à nos passions un frein salutaire, flatte en même temps la générosité naturelle à notre cœur, et nous *parle non comme à des serviteurs, mais comme à des amis* (1).

(1) Ephés, IV, 23. 24. 2 Pierre 1, 4,

(2) Jean XV, 15,

C'est lui qui nous prenant tels que nous sommes devenus, incapables par nous-mêmes d'accomplir ce que Dieu nous commande, et nous offrant en même temps un appui immense, mais étranger à nous, le Saint-Esprit, l'Esprit de force et de sagesse, sait à la fois nous préserver de l'abattement et de la présomption, élever notre courage sans l'enfler, et purifier notre âme par l'humilité, lors même qu'il l'exalte et la fortifie.

Ainsi, M. F., Jésus seul parle à l'homme un langage parfaitement conforme à sa nature. Il le conduit par un lien qui répond au ciel et à la terre. Il l'élève, sans l'énergueillir, beaucoup plus que la philosophie ne peut l'élever. Il le fait descendre, sans l'avilir, jusqu'au chétif vermisseau; et par un charme qui n'appartient qu'à lui, et qui se fait sentir au cœur qu'il dirige, il tempère son élévation par le sentiment de sa faiblesse; il ennoblit son humiliation par le sentiment de sa grandeur.

Et dès-lors quel repos, quelle harmonie, dans l'âme de celui qui s'attache à ce céleste Docteur! La convenance qu'il trouve entre les leçons de l'Évangile et ses propres sentimens, ses désirs, ses besoins, sa faiblesse; cette convenance qu'il sent toutes les fois qu'il se replie sur lui-même, lui donne une intime, une ravissante persuasion de la divinité de cette doctrine. Non, il ne sauroit

douter qu'une telle religion ne vienne de celui qui a fait notre cœur, et qui sait ce qu'il lui faut. Il sent que ni les hommes, ni les anges ne pouvoient lui en donner une plus utile, plus nécessaire, plus propre à nous garantir de l'erreur et du péché.

2.<sup>o</sup> Mais ce n'est pas seulement quand il se considère en lui-même que l'homme est conduit à Jésus. Le besoin qu'il a d'un Sauveur devient plus pressant encore, lorsqu'il s'envisage relativement à Dieu. Il ne lui falloit pas seulement un Docteur qui l'éclairât, mais un Médiateur qui lui donnât la hardiesse d'approcher du Grand Être, un Rédempteur qui le réconciliât avec lui qui rétablît entre Dieu et l'homme l'alliance rompue depuis le péché d'Adam.

Tant que plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, l'homme ne reconnut que des Dieux imparfaits et grossiers comme lui, il pouvoit du moins s'approcher sans trouble de leurs autels; il pouvoit se livrer sans remords aux passions qu'il adoroit dans les objets de son culte. Mais sa sécurité ne fut jamais parfaite: cette sécurité d'ailleurs, semblable à la gangrène, augmentoit chez lui le mal dont elle émuossoit le sentiment. La gloire de Dieu, sa sagesse, sa sainteté demandoient qu'il se fît connoître à la terre. Et quel est-il ce Dieu qui s'est manifesté?

C'est d'abord un Dieu infiniment grand. Ses voies ne sont pas nos voies. Les pensées les plus hautes et les plus sublimes de l'homme ne sont auprès de ses pensées qu'aveuglement et bassesse. Sa présence remplit l'immensité de l'espace. Un acte de sa volonté suffit pour bouleverser les mondes. Ce globe sur lequel nous ne sommes qu'une poussière imperceptible n'est lui-même qu'un atome à ses regards. O homme, toi qui baisses les yeux devant l'éclat du soleil, oserois-tu fixer tes regards sur un tel Etre ? L'effroi ne te saisiroit-il point dès que tu voudrais en approcher ?

C'est encore un Etre infiniment saint. Rien d'impur ni de souillé ne peut subsister en sa présence. Les Intelligences les plus pures se couvrent de leurs ailes devant lui. De ses regards pénétrants il perce les replis de notre cœur ; il y découvre ces honteux mystères que nous n'oserions dévoiler à l'un de nos semblables. Ah ! si rien ne nous rassuroit contre le sentiment de notre indignité, loin de concevoir la pensée d'entretenir avec lui cette relation si tendre, si nécessaire, qui existe entre la créature et son Créateur, nous appellerions à notre secours les montagnes pour nous dérober à ses yeux.

C'est enfin un Etre infiniment juste, juste

par excellence , nécessairement juste. Quel jour, quel terrible jour cette idée répand dans le cœur de l'homme et sur toute sa conduite ! L'Éternel tient compte de ces fautes que les lois humaines ignorent ou ne punissent pas. Il nous punira non-seulement pour avoir fait le mal , mais pour avoir négligé le bien. Il punira non-seulement nos actions criminelles , nos discours répréhensibles , mais nos projets , nos sentimens, nos desirs déréglés. Hélas ! à cette idée tous les mouvemens de notre cœur semblent s'élever en témoignage contre nous.

Ce n'est pas tout encore ; nous n'apercevons peut-être même qu'un coin du tableau. L'Être suprême n'est pas seulement le garant des droits de nos semblables ; il a les siens à venger. Voilà ce que nous oublions trop souvent. L'égoïsme naturel à l'homme , l'impression des objets présents , celle des systèmes de l'incrédule qui voudrait bannir Dieu de la morale , quand il n'ose le bannir de la nature, tout cela ensemble fait que d'ordinaire nous jugeons de nos actions uniquement par l'influence qu'elles ont sur notre sort , ou sur celui de la société. Nous oublions qu'au delà de cette société il existe un Dieu qui , plus parfait , plus grand que tous les êtres , Créateur de tous les êtres , est le centre universel à qui tout doit se rapporter.

45.95  
29.85  
1615

Quel vaste champ cette idée ouvre à la crainte et aux alarmes ! Si les offenses sont proportionnées à leur objet ; si une faute est d'autant plus grave qu'elle est commise contre un père, un magistrat, un supérieur qui devoit nous être plus sacré, quelle peine mériteront celles qui blessent la DIVINITÉ ! Que deviendrons-nous, nous qui ne pouvons, même pour un instant, nous élever à un sentiment digne de sa majesté, nous qui l'outrageons jusque dans nos hommages !

E

Ajouterai-je une idée terrible ? Les lumières naturelles ne sauroient offrir au pécheur aucun moyen de salut, aucune assurance de pardon. Le repentir le plus vrai, le plus énergique, n'efface point le passé ; il ne répare point l'atteinte portée à la loi. L'homme peut faire grâce ; la clémence est justice chez un être imparfait ; il a derrière lui un autre juge, un autre tribunal. Mais Dieu est le grand vengeur de l'ordre, et cette sainteté, cette justice qui fait un des rayons de sa couronne, ne lui permet pas de pardonner sans une satisfaction, sans un châtiment qui expie l'effense. S'il ne montrait pas ainsi l'horreur qu'il a pour le péché, sa miséricorde deviendrait foiblesse ; elle enhardiroit le coupable à persé-

vérer dans le désordre , à dire avec audace : *Péchons, afin que la grâce abonde* (1).

E Parois à présent , o homme qui oses compter sur tes vertus , et dis-nous de quel front tu t'avanceras vers le tribunal de ton Juge ! M. F. , s'il étoit quelqu'un dans cette assemblée à qui l'Évangile n'eût jamais été annoncé , avec quelle émotion , avec quelle angoisse ne se diroit-il pas à lui-même en ce moment : Malheureux ! que deviendrai-je ? qui me soutiendra contre le sentiment de ma bassesse et de mon indignité ? Qui sauvera l'homme des vengeances du Dieu qu'il a offensé ?

2 Chrétiens , c'est en Jésus , c'est encore en Jésus que nous trouvons tout ce qu'il faut pour calmer les alarmes que notre indignité et l'idée des perfections divines , excitent dans notre âme. Nous trouvons en lui un ami secourable qui nous relève , lorsque le sentiment de notre petitesse nous retient prosternés de loin en présence de l'Éternel , qui nous prend par la main pour nous conduire jusqu'à son trône. Nous trouvons en lui un protecteur généreux qui , de sa pureté divine voilant notre corruption , je dis plus , nous communiquant cette pureté , nous régénérant par

(1) Rom. VI, 1.

son Esprit, nous donne la force de soutenir la présence du SAINT des saints, nous autorise à lier avec lui un commerce délicieux. Nous trouvons en lui, o terre, o ciel, écoutez ! Terreurs d'une conscience criminelle, apaisez-vous ! Coupables qui étiez morts dans vos fautes, ressuscitez ; entendez une voix de consolation et de vie ! Nous trouvons en lui un Rédempteur qui s'est chargé de nos forfaits, qui a pris sur lui le châ-timent de nos offenses ; un Rédempteur qui, jouissant de l'essence divine dans le sein de son père, a daigné souffrir et mourir pour nous. Il vit les infortunés enfans d'Adam livrés aux horreurs de la condamnation et de la mort. Il porta ses regards dans l'étendue des cieus, et n'y trouvant point de victime qui pût satisfaire pour eux à la justice divine, il les ramena sur lui-même ; il ne vit que lui qui pût remplir un tel ministère ; il en forma le projet ; il n'hésita pas à l'accomplir. *Pour nous délivrer de la colère à venir, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur et se rendant semblable aux hommes. Il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort de la croix* (1). Qui l'eût prévu ? Qui même eût pu le penser ou le demander sans blasphème ?

(1) Thes. I, 10. Philipp. II, 7, 8.

Mais si ce prodige de miséricorde étoit une de ces choses qui d'elles-mêmes ne sauroient *entrer dans l'esprit de l'homme*, cependant l'homme devoit sentir sa misère, au moins par intervalles ; il devoit soupirer après le secours du ciel, le désirer confusément ; et lorsque ce grand mystère a été accompli, lorsque le Fils de Dieu a été donné au monde pour le sauver, il étoit naturel, sans doute, qu'il en fut reçu avec admiration, avec transport. Oui, il en est du dogme de la rédemption comme des lois qui règlent l'univers, de ces lois mystérieuses, mais qui dévoilées une fois, frappent tous les bons esprits par leur parfaite convenance avec tout ce qui nous est connu. L'idée d'un Sauveur est à la religion, à la morale, ce que l'idée d'un Dieu est à l'univers, le point central par lequel tout s'explique, tout s'ordonne, tout se concilie ; et par conséquent cette idée est de toutes la plus belle, la plus vraie, la plus philosophique, puisqu'elle s'accorde le mieux avec ce que nous connoissons de Dieu et de l'homme ; puisqu'elle est la plus conforme à notre nature, et la plus appropriée à nos besoins.

II. Comment se peut-il, M. F., que la doctrine de la rédemption, cette vérité si sublime et si raisonnable à la fois, si bien faite pour

l'homme, si nécessaire à sa tranquillité, soit attaquée quelquefois avec acharnement, ou écartée avec dédain? Faut-il en chercher la cause dans ce qu'elle offre à l'imagination d'extraordinaire et d'incompréhensible? Non; ces difficultés n'arrêteront point l'homme sans préjugés, l'homme droit et modeste qui, rentrant en lui-même, et réfléchissant sur sa nature, sentira sa misère et ses besoins. Un tel homme comprendra sans peine qu'elles tiennent, ces difficultés, à la grandeur même du sujet, à l'impossibilité de sonder les vues de ce Dieu qui doit nous étonner par sa miséricorde, autant que par sa justice et sa puissance. Si, comme nous l'avons dit, les lois de la nature les plus essentielles et les plus grandes, sont précisément celles qui surpassent le plus l'intelligence de l'homme; s'il faut juger de la certitude d'une vérité, non par la facilité de la pénétrer, mais par sa convenance avec celles qui nous sont connues, et par la force des preuves qui l'établissent, qu'importe que le grand mystère de piété, *DIEU MANIFESTÉ EN CHAIR, ET RÉCONCILIANT LE MONDE AVEC LUI-MÊME* (1), ait un côté obscur? C'est assez qu'il soit clairement enseigné dans l'Écriture, et par-

(1) 1 Tim. III, 16. 2 Cor. V, 19.

faitement en harmonie avec la nature des choses , avec les besoins de l'homme , et les perfections du Créateur. Dès-lors , je ne crains pas de l'avancer , la grandeur même d'un tel dessein lui donne un nouveau degré de certitude : elle est une nouvelle preuve de sa divinité , puisque jamais l'esprit humain n'eût pu l'inventer.

A quoi donc attribuer ce penchant à rejeter une vérité qui devrait avoir tant d'attrait pour les pauvres mortels ? A l'orgueil , M. F. ; à l'orgueil qui causa la chute du premier homme , et qui empêche sa postérité de s'en relever ; à l'orgueil qui lui rendit un Rédempteur nécessaire , et qui le lui rend inutile , en lui fermant les yeux sur le besoin qu'il a de son secours.

Hélas ! il n'est que trop vrai ; ce que l'homme connoît le moins , ce qu'il craint le plus de connoître , c'est son propre cœur. Toujours hors de lui-même , il s'attache à tout ce qui peut l'en distraire , et lorsqu'il est forcé d'y rentrer , il ne s'envisage que par ses côtés avantageux : il semble qu'il ait entièrement perdu de vue le sentiment de ses fautes nombreuses , de sa foiblesse et de sa fragilité. Quand on s'exagère ainsi sa force et ses vertus , comment sentiroit-on le besoin d'un guide céleste , d'un Médiateur , d'un Sauveur ? *Ce sont les malades , dit l'Écriture , et non les*

*gens en santé, qui ont recours au médecin. Ce sont les pécheurs, et non les justes, que Jésus est venu appeler à la repentance (1).*

Ne croyez pas au reste que cet égarement soit général et naturel à l'humanité. De tout temps les véritables philosophes furent animés d'un autre esprit. Au milieu de la nuit profonde de l'idolâtrie, il fut un homme qui, par l'élan de son âme, et la hauteur de son génie, sembla pressentir ces vérités que Dieu se réservait encore. Socrate, le plus grand des payens, le premier de leurs sages, le plus distingué surtout par la connaissance de soi-même, Socrate désira, espéra un Médiateur. Il ne prévit pas sans doute quel seroit le rang ou la nature de cet Envoyé du ciel ; mais c'étoit beaucoup d'aborder cette idée sublime par les seules lumières de la raison. Platon, le plus illustre de ses disciples, nous rapporte sur ce sujet l'opinion de son maître, et il partageoit cette opinion si intéressante pour des chrétiens, cette opinion si étonnamment conforme au système de l'Évangile, que les premiers pères de l'église, et les sectateurs de la philosophie en furent également frappés. C'est ainsi que ces deux hommes si grands, si justement célèbres, étoient

(1) Matth. IX, 12, 13.

d'autant plus pénétrés de tout ce qui manquoit à l'homme, qu'ils avoient plus approfondi sa nature, et qu'ils le connoissoient mieux.

Au suffrage de la plus haute sagesse voulez-vous joindre celui de l'homme simple et non civilisé, qui dépose également en faveur du Christ? Les Missionnaires qui ont porté le flambeau de l'Évangile dans les Indes, racontent, que rien ne fait plus d'impression sur ces peuples ingénus, que l'idée d'un Sauveur qui a souffert pour eux : dès qu'on le leur annonce, leur cœur attendri, charmé, n'oppose plus de résistance.

Et si l'on examine les institutions, les opinions, les cérémonies des peuples païens, n'y retrouve-t-on pas plusieurs traits frappans qui, au travers de grossières superstitions, laissent reconnoître l'instinct de la nature qui demande un Sauveur, ou les traces d'une révélation première, donnée à l'homme pour l'élever à cette grande idée? Ces sacrifices multipliés où l'on vit le sang le plus pur couler sur les autels, ces dévoûmens volontaires si fameux dans l'antiquité, n'attestent-ils pas une persuasion générale, que la mort est la suite du péché, que le repentir ne suffit pas pour expier le crime; qu'il faut satisfaire à la justice divine, et que les douleurs de l'innocence peuvent désarmer le ciel, en obtenir la grâce du

coupable ? Que signifioit encore cette multitude de divinités subalternes, de génies protecteurs dont on les vit peupler le ciel, la terre et les airs ? N'annonçoit-elle pas, qu'effrayés de l'immense intervalle qui se trouve entre Dieu et l'homme, ils cherchoient à le combler par des êtres intermédiaires ? Et n'étoient-ce pas des médiateurs qu'ils se formoient sans le savoir ?

Si de là nos regards se portent sur ces nations plus heureuses à qui le Rédempteur fut promis ou accordé, que de cœurs nous y verrons s'ouvrir avec transport à cette espérance, ou célébrer ce bienfait avec ravissement ! Abraham et Jacob virent de loin *le jour* du Seigneur, et en tressaillirent de joie. David le chantoit sur sa harpe dans le silence de la nuit. Les prophètes l'annoncèrent avec un enthousiasme divin. *Laisse-moi, Seigneur aller, en paix*, disoit le vénérable Siméon ; *puisque mes yeux ont vu ton salut, ont vu CELUI qui doit être la gloire d'Israël, la lumière des nations* (1). Et quels prodiges la prédication de l'Évangile n'opéra-t-elle pas chez les premiers chrétiens ! A l'idée de ce qu'ils devoient au Sauveur, de ce qu'il avoit fait pour eux, tous les efforts leur étoient faciles, et tous

(1) Luc II, 29, 32.

les sacrifices leur sembloient doux. C'étoit là le principe énergique et fécond qui les élevoit au-dessus de la chair et du sang, qui les faisoit sourire au milieu des tortures, qui leur donnoit la force d'entonner des hymnes sur les bûchers, et qui produisit en eux ces vertus dont le caractère céleste convertit l'univers. Dans les siècles suivans jusqu'à nous, on a vu les plus beaux génies, les esprits les plus vastes et les plus profonds, porter avec empressement le joug de la foi. On a vu les plus grands hommes de ce grand siècle depuis lequel, malgré le perfectionnement des sciences et des arts, à plus d'un égard cependant, l'humanité a paru descendre, on les a vus *fléchir le genou devant Jésus*, attendre de lui seul leur salut, chérir sa religion et s'honorer de la défendre. Tant il est vrai, M. F., que l'élite de la race humaine, ceux qui par leurs vertus et leurs lumières l'ont le plus dignement représentée, ont profondément senti le prix et la nécessité du bienfait de la rédemption, l'ont vivement désiré, et que tous ceux chez qui n'a pas été détruit l'instinct de la nature, en ont éprouvé confusément le besoin.

Si une fausse philosophie met sa gloire à rejeter toutes ces idées chères à l'homme; si elle n'est point *selon Christ*, ah! c'est qu'elle n'est,

ni selon la nature , ni selon la vérité. La vaine confiance qu'elle inspire n'est point l'effet du progrès des lumières ; c'est bien plutôt le triste fruit de l'ignorance de soi-même et de la légèreté. C'est une de ces maladies où l'homme prend l'agitation de la fièvre pour le sentiment de ses forces. C'est l'enflure fatale qui , loin d'annoncer la vie et la santé , présage la mort ; c'est aussi là sans doute un de ces jugemens terribles que Dieu déploie quelquefois ici-bas. C'est là cet aveuglement spirituel dont il menace le pécheur et l'orgueilleux , car , dit l'Écriture : *Il cache ces choses aux savans , aux prétendus sages , et il les révèle aux cœurs simples , aux enfans. La doctrine de la croix est une folie pour ceux qui périsent , tandis que pour nous qui sommes sauvés , elle est la puissance de Dieu* (1).

Mais est-ce à nous à nous élever contre l'aveuglement des incrédules ? Dans le sein de l'église n'est-il pas des hommes plus coupables envers Jésus que ses ennemis déclarés ? Oui, M. F., ce Médiateur que prévit, que demanda au ciel le premier des sages ; ce Sauveur dont les hommes les plus près de la nature, n'ont entendu parler qu'en versant des larmes de joie, ce Sauveur

(1) Luc X, 21. 1 Cor. I, 18.

qui fut l'attente d'Israël et le désiré des nations (1), ce Sauveur qui inspira des sentimens si vifs et si généreux à l'église naissante, il nous est encore annoncé ; chaque année nous célébrons sa venue, ses bienfaits, son sacrifice ; mais, puis-je le dire sans une profonde douleur ? pour la plupart nous n'apportons à ces fêtes religieuses que des cœurs froids et glacés, ou du moins l'idée du Sauveur du monde ne fait plus sur nous ces vives impressions qui devoient en être inséparables.

Hélas ! cette tiédeur funeste tient par un secret rapport à l'incrédulité ; elle n'est peut-être elle-même qu'une incrédulité déguisée. Lorsqu'une maladie contagieuse empoisonne l'air, ceux qui ne sont pas mortellement atteints éprouvent d'ordinaire une sorte de langueur ; ils ne peuvent échapper entièrement à la fatale influence. Ainsi dans ce siècle, il semble que l'impiété réussisse peu à peu à remporter quelque avantage, sur ceux même qui s'applaudissent de lui résister. Il y a quelque chose de si séducteur pour l'amour-propre dans une doctrine qui préconise nos forces et notre raison, qui vante notre bonté naturelle, qui est en quelque sorte le roman du

(1) Luc II, 25. Ag. II, 7.

cœur de l'homme ; il y a , dis-je , quelque chose de si séducteur dans une telle doctrine , que même en la rejetant , sans le savoir peut-être , on en reçoit quelque impression. Si elle ne corrompt pas toujours les principes , elle émousse la sensibilité ; elle éteint la ferveur ; les vérités qu'elle ne rend pas douteuses , elle les rend moins nécessaires ; elle altère insensiblement l'esprit du christianisme ; à cette humilité profonde , à cette défiance de son propre cœur qui , chez le chrétien , s'allie à l'élévation des pensées et des sentimens , elle substitue cette confiance en ses propres forces , cette présomption qui est l'essence de la morale philosophique ; elle nourrit l'homme d'illusions ; elle lui donne une fausse conscience ; elle l'endort dans la sécurité. C'est ainsi que par degrés elle détache l'idée d'un Rédempteur du corps de la religion et de la morale. C'est ainsi que Jésus n'est plus aujourd'hui pour les membres de son église , ce qu'il étoit pour les premiers chrétiens , leur *sagesse* , leur *justice* , leur *sanctification* , leur *rédemption* (1) , l'unique fondement de leurs vertus et de leurs espérances.

O patriarches qui avez soupiré après la venue

(1) 1 Cor. 1, 30.

du Messie , qui vous êtes réjouis en le sauvant de loin ! Apôtres , martyrs , qui avez vécu , souffert , qui êtes expirés pour lui ! Et vous , Intelligences célestes qui *souhaitez de voir jusqu'au fond* dans ces mystères de miséricorde et d'amour (1) ! Si du séjour de la gloire vous jetez les yeux sur nous , quels sentimens de surprise , d'indignation , n'excite pas en vous notre indifférence , ou plutôt , quelle pitié , quelle profonde pitié n'éprouvez-vous pas pour des infortunés qui se perdent , malgré tout ce que le ciel a fait pour les sauver ; qui se perdent de la manière la plus déplorable , par l'effet de cet orgueil qui dégrade l'homme en l'aveuglant , et qui le plonge dans l'ignorance la plus fatale , l'ignorance de soi-même !

O Dieu qui jetas un œil de compassion sur notre premier père , et sur sa triste postérité ! Toi qui daignas envoyer ton Fils sur la terre , afin qu'il nous servît de guide pour revenir à toi , et que son sang expiât nos offenses ! Voici , nos cœurs ne sont pas assez émus par tes bienfaits ; ils ne savent pas les apprécier et s'en mettre en possession. Eclaire-les , touche-les par ta grâce puissante. Que nous sachions nous voir tels que

(1) 1 Pierre I, 12.

nous sommes, *pauvres, aveugles et nus* (1), couverts des plaies du péché et meurtris de ses chaînes. Que nous sachions enfin reconnoître, embrasser l'unique moyen de salut qui nous reste, ce Jésus venu pour *chercher et sauver ce qui étoit perdu*. Que nos yeux se tournent vers lui, comme ceux des enfans d'Israël s'élevoient vers ce serpent d'airain qui les guérissoit de leurs maux. Que nous le recevions comme l'infortuné près de périr dans les ondes, reçoit le libérateur qui le retire des flots et l'arrache à la mort; comme le criminel conduit au supplice, reçoit celui qui fait retentir à ses oreilles le mot ravissant de grâce. Que nous saisissons avec des transports de joie, d'amour, de reconnoissance, la main qu'il nous tend. O Dieu ! inspire-nous toi-même ces heureux sentimens qui seuls peuvent nous faire entrer dans tes vues, qui sont le seul hommage que nous puissions t'offrir en échange de tes bienfaits. Amen.

(1) Apoc. III, 17.